1R
839

J. B. St. Colas Canon.

Gé.

EX-LIBRIS DE LA GERMONIÈRE

N° 216

(Niédrée.)

10R
839

1 R 839

LA MALICE DES FEMMES,

AVEC LA FARCE de Martin Bâton.

Dédiée à la plus mauvaise du monde.

A ROUEN,

Chez JEAN OURSEL *l'aîné*, ruë Ecuyere, à l'Imprimerie du Levant.

78. 1024

AUX DAMES.

FI de la femme si belle,
Faisons toujours amour nouvelle;
Si nous voulons avoir bon temps:
Celui qui n'aime qu'une Dame,
Ne peut discerner en son ame,
L'Hyver d'avec le Printemps.
Au dedans ce n'est que malice;
Ce n'est que fard par le dehors:
Otez-leur le fard & le vice,
Vous leur ôterez ame & corps.
De la ceinture en haut ce n'est que vanité;
Que mensonge, que fard & que paroles vaines,
De la ceinture en bas ce n'est que saleté,
Bave, sueur, pissat & puanteurs vilaines.

LA MALICE DES FEMMES

Duel dommageable.

L'Homme n'a point au monde un plus cruel ennemi que la femme, & qui plus sensiblement endommage sa vie, son honneur & toute sa fortune; ni qui s'oposse plus malicieusement à tous ses desseins.

Desportes Poëte François, racontant les malheurs & infortunes que les hommes reçoivent des femmes, semble imputer à Dieu, sous le nom de Jupiter, les leur avoir données pour fleau & pour dommage, en ces beaux vers.

Il envoya la femme aux mortels ici bas,
Ayant dedans ses yeux mille amoureux appas;
Et portant dans sa main une boëte divine,
Des semences du mal, les procez, le discord,
Le souci, la douleur, la vieillesse & la mort.
Bref, pour doüaire avoir tout le malheur du monde.
Venus dessus son front mille beautez sema:
Pithon d'autant d'attraits sa parole anima.
Vulcain forgea son cœur, Mars lui donna l'audace.
Bref, le Ciel rigoureux, si bien la dégulsa,
Que l'homme épris de flamme aussi-tôt l'épousa;
Plongeant en son malheur toute l'humaine race.

Ce même Poëte voulant montrer qu'il y par tout du danger en leur accointance, ajoute

Ecoutez ma parole, ô mortels égarez!
Qui dans la servitude aveuglement courez;
Et voyez quelle femme au moins vous devez prendre
Si vous l'épousez riche: il faut se préparer,
De servir, de souffrir, de n'oser murmurer:
Aveugle en tous faits, & sourd pour ne l'entendre
Dédaigneuse & superbe, elle croit tout sçavoir.
Son mari n'est qu'un sot: trop heureux de l'avoir
En ce qu'il entreprend elle est toujours contraire:
Ses propos sont cuisans, hautains & rigoureux.
Le forçat misérable est beaucoup plus heureux
A la rame & aux fers d'un outrageux Corsaire.
Si vous la prenez pauvre, avec la pauvreté,
Vous épousez aussi mainte incommodité;
La charge des enfans, la peine & l'infortune:
Le mépris d'un chacun vous fait baisser les yeux;
Le soin rend vos esprits chagrins & soucieux.
Avec la pauvreté toute chose importune.
Si vous l'épousez belle, assurez vous aussi
De n'être jamais franc de crainte & de souci.
L'œil de votre voisin, comme vous la regarde.
Un chacun la desire, & vouloir l'empêcher,
C'est égaler Sisiphe, & monter son rocher.
Une beauté parfaite est de mauvaise garde.
Si vous la prenez laide; adieu toute amitié:
L'esprit dedans ce corps est tout à fait vitié.
Vous avez la maison pour prison tenebreuse.
Le Soleil desormais à vos yeux ne luira.
Bref, on peut bien penser si elle déplaira:
Puisqu'une belle femme en trois jours est fâcheuse.

Ce Poëte ne sçauroit mieux dire; mais sondant plus avant cette matiere, je vous dirai avec un autre grand personnage, qu'il est fort malaisé de rencontrer à épouser une bonne femme,

& sortable aux apparences d'un bon mariage; car si c'est une jeune fille, il y aura à rendre, en ce qu'ayant le jugement de donner à son époux les premiers traits de son impression, elle en peut avoir aussi pour user des privileges de son inclination: & s'il arrive que l'humeur de son époux soit contraire à ses inclinations, elle lui portera de l'amour aux yeux, des soupirs en l'ame; & étant une de corps, divisée de cœur, elle lui sera aussi-tôt un fleau que femme. Si c'est une femme surannée, il est à craindre qu'arrivant au fait, la faim ne lui fasse rompre son jeûne; ce que faisant, elle fera la sucrée, & ses artifices suppléront à son inconstance, & peut-être ira-t-elle chercher le fruit où elle a perdu la fleur.

Si c'est une veuve, l'importunité des soupirs du défunt marchera en campagne: que si elle en a eu des enfans, c'est avarice de tirer d'un champ double moisson: ou si elle n'en a point, c'est imprudence de provigner la vigne qui n'aporte point de fruit, puisque la femme est une vigne en la maison de son époux.

Si elle riche, le pauvre époux la trouvera somptueuse; ses paroles lui seront des suplices, & ses apareils des funerailles: car c'est un étrange martyre à un homme de demeurer en la maison de sa femme.

Si elle est belle, la beauté est une chose vaine, & la grace trompeuse, comme en parle le Sage: *Fallax gratia, & vana est pulchritudo:* la jalousie marche en guerre; le mal en tête donne des ombrages d'infidelité, & la crainte d'être des Cavaliers d'Acteon, & de porter ses armes.

Si elle est courtisane, ou mondaine, elle aimera mieux la bourse que la bouche; & pendant

qu'on aura moyen de joüer des pouces ; elle trouve mille moyens de joüer des yeux pour vuider les coffres aux écus : les banquets seront la premiere épreuve ; les presens suivront cet aprentissage, & pensant posseder un monde l'on possedera une femme qui sera à tout le monde : & quoiqu'elle soit avaricieuse pour l'essence du ménage & l'entretien du principal, sa vanité la rendra prodigue & liberale ; elle fera ses attraits & charmantes caresses, que le pauvre mari ne l'osera pas refuser, car jamais l'amour n'est avare : faudra souvent ouvrir le trésor pour avoir des robes, des cottes de soye, des enseignes de pierreries, des chaînes, de perles, des carcans, des brasselets, des pendans d'oreilles, des diamans, des miroirs émaillez, & d'autres nippes de la proprieté du siécle. Faudra encore pour se mieux pavaner, des capes, des queües de coëffes dessus, des boutons d'or pour une casaque, la coëffe double ; le loup, les rubans pour ornement de tête ; des mouchoirs de Venise, & manchettes pareilles, les souliers mignons bordez d'or & d'argent, garnis de [illegible]e. Enfin elle moissonnera si nettement en la maison du mari, qu'il n'y trouvera de quoi glaner pour subvenir à son besoin & nécessité.

Ce fut une gentille réponse, mais en voici encore une autre autant à propos, d'un certain Gentilhomme Romain, qui le lendemain de ses nôces paroissant tout déconforté, fut interrogé de ses plus familiers amis, ce qui le pouvoit attrister, ayant épousé une femme extrêmement belle, & riche d'extraction : à quoi repartant, leur dit, en montrant un soulier neuf qu'il avoit chaussé : tout ainsi que vous ne sçavez

pas en quel lieu me blesse ce soulier, quoique vous le voyez bien fait, & au modéle de mon pied : aussi ne pouvez-vous connoître, si bien que moi, en quoi ma femme me peut incommoder : car comme dit le Proverbe Grec : Les femmes & les navires ne sont jamais si accomplis, qu'il n'y ait toujours à refaire.

Marcus Aurelius, autant renommé Philosophe que très-vaillant Empereur, ayant épousé en secondes nôces Faustine fille d'Antonius Pius, la plus impudique de toutes les femmes, se voyant importuné de donner sa fille en mariage, repartit à ceux qui la lui demandoient. Il y a, dit-il, six ans qu'Antonius Pius me donna sa fille pour femme, & l'Empire pour son mariage : mais nous fumes tous deux autant trompez l'un que l'autre, lui en m'adoptant pour gendre, & moi recherchant sa fille pour femme. Ce bon Prince avoit nom Pius, fort bien nommé, car il étoit pitoyable en toute chose, excepté en mon endroit, me donnant un peu de chair, & beaucoup d'os à ronger.

Ce même Empereur experimentant les vives pointes de la malice de la femme, & desirant que lui seul en souffrit le martyre, laisse ce bel avertissement aux hommes jeunes & vieux. Je vous conseille, mes amis, de fuir comme la peste les impudiques femmes ; car jamais serpent ni vipere n'eût tant de poison, qu'une femme méchante en a par tout le corps, & particulierement en sa langue.

Plutarque vient à cette rencontre, & dit qu'il n'y a rien plus leger que la langue effrenée d'une femme ; plus piquant que ses ouvrages ; plus téméraire que son audace ; plus détestable que sa malice ; plus dangereux que sa fureur, & plus

dissimulé en ses larmes. A propos de quoi on les apelle souvent pleurs de crocodille : car comme ce cruel animal pleure sur la tête d'un homme mort, non par compassion, mais pour attendrir la tête, afin d'en tirer plus facilement la cervelle, qui lui est un friand morceau : ainsi la mauvaise femme pleurant, en colere, non pas de sa faute, mais de rage & de dépit qu'elle ne peut exercer sa vengeance comme elle desire, & venir à bout de ses entrepriſes. Aussi voyons-nous qu'on a fait en faveur d'elles cet ancien Proverbe.

Bon ameur, mauvais voiſin.
Bonne terre, mauvais chemin.
Bonne mule, mauvaiſe bête.
Bonne femme, mauvaiſe tête.

Et encore cet autre ici.

Une bonne femme, une bonne mule, & une bonne chevre, ſont trois méchantes bêtes.

Car ſi vous remarquez de près ces trois animaux, vous y trouverez la contradiction, ou je ne ſçai quoi de lunatique. A propos de quoi un certain perſonnage facetieux interrogé de ce que Dieu faiſoit des vieilles Lunes, vû que cet Aſtre ſe renouvelle tous les mois, repartit ſur le champ qu'il les envoyoit en la tête des femmes & des mules, qui s'apellent par Rhod. *Solenitides*, c'eſt-à-dire, Lunatiques, parce que ces deux eſpeces d'animaux ont toujours je ne ſçai quoi de l'inconſtance de la Lune, croiſſant & décroiſſant en leurs opinions, non pas ſeulement tous les mois, mais preſque d'heure en heure : & laiſſant là les mules, je dis que nous pouvons remarquer en la création de la femme, qu'elle ſeroit à l'homme un eſprit de contradiction.

Car Dieu forma ſon corps d'une ſienne côte pectorale, toute tortuë & de travers ; c'étoit pour augure que la femme lui ſeroit ſiniſtre & contraire en toutes actions.

Ce fut la repartie que fit un certain perſonnage à ceux qui s'étonnoient de voir le corps mort de ſa femme rebrouſſer ſur les eaux. Meſſieurs, dit-il, c'eſt le Ciel qui fait cette merveille devant vous, pour prouver que ma femme m'a toujours été contraire ; & que contre le droit divin & de nature, elle m'a inceſſamment contrarié en mes deſſeins.

Eté brûlant.

LA colere de ſoi, à proprement parler, n'eſt pas vice, mais plûtôt un inſtrument de vertu ; car étant un apetit ou deſir de châtier, punir & corriger choſe indécente & injuſte, il faut que quiconque exerce Juſtice, ait une pointe de colere, pour preuve qu'il abhorre les mauvais talens & l'injuſtice : mais quand cette paſſion ſort des limites, & qu'elle maîtriſe la raiſon, levant de furieuſes vapeurs en l'eſprit de l'homme pour le précipiter à tout ce qui peut contenter le deſir qu'il a de ſe venger ; lors c'eſt une courte rage, & le chemin battu à la matiere : c'eſt une folle paſſion qui pouſſe à l'injuſtice, & veut être Juge & Partie : veut que tous ſoient de ſon parti pour faire choſes ſcandaleuſes & irréparables, ſans pouvoir empêcher la ſuite d'un funeſte repentir.

Nous pouvons toutefois remarquer quatre ſortes de perſonnes embraſées indifféremment du feu de cette paſſion ; les unes reſſemblent à la paille, qui tôt s'allume, & tôt ſe conſume dans les flammes ; car leur colere paſſe auſſi legerement qu'elle arrive promptement : les autres

reſſemblent au bois dur ou au fer, qui s'éteint auſſi difficilement qu'il eſt mal aiſé à embraſer; elles gardent d'autant plus leur colere, qu'elles ont été tardives à lui donner place en leur ame: d'autres ſe mettent ſouvent en colere, & ne s'appaiſent qu'avec difficulté. Il y en a pluſieurs autres qui rarement ſe fâchent, & d'autres facilement, & s'appaiſent de même: la colere des dernieres eſt certainement la meilleure.

Mais ſi vous demandez en quel rang je loge la colere des femmes, je répons que c'eſt au troiſiéme; car elles ſe fâchent ſi ſouvent, & s'appaiſent ſi difficilement, qu'on les peut placer en l'hôpital des irrémediables: leur colere reſſemble proprement au chien, qui abboye tout auſſi-tôt qu'on frape à la porte, ſans reconnoître ſi c'eſt le Maître ou le valet; ſi c'eſt étranger ou domeſtique; car étant enracinée en la partie ſenſitive, le moindre déplaiſir qu'on lui fait la jette hors des gonds, & la tranſporte hors de ſoi-même, ſans conſiderer que la raiſon ne la jugera que bien à propos.

Et s'il y a ſujet de s'alterer ſi fort; ſi c'eſt pour la même raiſon que le ſaint Eſprit dit par la bouche du Sage, que l'ire d'une femme n'a point de parangon. *Non eſt ira ſuper iram mulieris*: car c'eſt un braſier ſi ardent, & une fournaiſe ſi cuiſante, que toutes les eaux du monde ne le ſçauroient éteindre; particulierement quand cette colere provient de la haine & rancune qu'elle a conçûë en ſon ame contre quelqu'un: car c'eſt alors qu'elle décoche tous les traits de ſon ire, & qu'elle fait joüer à la débandande tous les furieux reſſorts de ſa malice contre lui; & particulierement contre celui qui n'a voulu condeſcendre à ſon deſir, & à l'entretien de ſes plaiſirs.

Ovide en ſes Epîtres raporte l'excès de la malice de Medée envers Jaſon; que non ſeulement par charmes elle fit naître des dents du ſerpent des hommes armez, pour le perdre en l'Iſle de Colchos, mais ſa cruauté paſſa juſques là, que de meurtrir de ſes propres mains l'enfant qu'elle avoit eu de lui; & toute cette rage cauſée pour s'être vûë abandonnée de lui.

Antoine Muret au premier Livre des Leçons diverſes, chap. 12. met en avant huit exemples de certaines femmes qui ſe montrerent implacables envers ceux qui n'avoient voulu condeſcendre à leurs ſales deſirs. La premiere de ces femmes fut celle de Putiphar, qui ne pouvant corrompre la chaſteté de Joſeph par ſes laſcives perſuaſions, elle l'accuſa à ſon mari de l'avoir voulu forcer; & quoique ce fut une impoſture, & l'effet d'un amour plein de rage, ſi eſt-ce qu'elle le fit empriſonner les fers aux mains & aux pieds, par la créance qu'elle s'étoit acquiſe ſur l'eſprit de ſon mari.

La ſeconde fut Phedra, qui ne pouvant joüir des amours d'Hyppolite ſon beau-fils, elle l'accuſa à ſon mari d'avoir attenté à ſon honneur, & fit tant par ſa mine hypocrite, qu'elle le fit déchirer & mettre en piéces.

La troiſiéme fut Antia femme du Roi Pætus, qui ne pouvant par prieres faire coucher avec elle Bellerophon, s'en alla trouver le Roi, l'accuſant fauſſement d'avoir voulu ſoüiller ſa couche, & demanda qu'on lui ôta la vie.

La quatriéme fut Philomenie, qui ne pouvant joüir de Tenis fils de Cygnus, l'accuſa à ſon pere d'avoir demandé ſa connoiſſance, & le pere croyant trop legerement cette fille, il le fit enclore en un coffre, & commanda de le jetter en la mer.

La cinquiéme fut Hyppolite, femme du Roi Acaſſus de Magreſie, qui ne pouvant gagner les affections de Peleus à ſon plaiſir, elle l'accuſa à ſon mari d'avoir voulu corrompre la fidelité qu'elle lui devoit, & fit tant qu'on lui ôta la vie.

La ſixiéme fut Hippodamie, femme de Pelops, qui s'en allant avec lui, lui fit accroire qu'elle avoit extrêmement ſoif, ce qui donna ſujet à ſon mari de deſcendre du chariot; étant reſtée ſeule avec le Charretier, nommé Martellus, elle le ſolicita fort de la connoître; ce que lui ayant refuſé, ſon mari ne fut pas plûtôt de retour, qu'elle lui dit que ſon Charretier l'avoit voulu forcer: ce que croyant le mari jaloux, il prit le pauvre Martellus, & le jetta en la mer proche d'eux.

La ſeptiéme fut la belle-mere de Timoſton, Egyptien, qui ne pouvant corrompre la chaſteté de ce ſien beau-fils, elle l'accuſa à ſon pere, non pas d'avoir voulu coucher avec elle, mais de ce qu'il animoit les garçons, qui eſt bien encore une plus grande méchanceté: ce qui donna ſujet au pere de le haïr ſi-fort, & de le tant perſécuter, qu'il fut contraint de quitter ſon païs, quoiqu'il fut innocent.

La huitiéme fut Fauſta fille de Maximin, femme du grand Conſtantin, qui s'amourracha ſi-fort de Criſpus ſon beau-fils, qu'il avoit eu d'une ſienne concubine, qu'elle tâcha par tous moyens de l'avoir à ſon plaiſir. Mais le voyant incorruptible, elle changea ce grand amour en haine irréconciliable, & l'accuſant à l'Empereur d'avoir voulu violer ſa chaſteté, elle fit en ſorte qu'on lui fit perdre la vie par le commandement de l'Empereur: mais étant informé par

après de la verité & de la lubricité de ſa femme, il n'eût point de regret de la faire mourir, pour ſervir d'exemple à toutes les autres femmes de ſon Empire, qui voudront venger le refus d'entretenir leur volupté par des charmes irréconciliables, & par des coleres & des rages inſuportables.

Je laiſſe les autres Hiſtoires pour dire en dernier reſſort, que la colere eſt plus ordinaire, & plus violente aux femmes qu'aux hommes, car cette paſſion ſe logeant toujours aux choſes les plus foibles & infirmes, & la femme étant naturellement plus fragile que l'homme, ce n'eſt pas merveille ſi nous la diſons plus ſujette aux paſſions.

Nous voyons par expérience que les plus foibles animaux, comme fourmis, chats & paſſereaux, & même les enfans & malades, ſont toujours plus coleres & impatiens que les plus forts.

Carole, Naturaliſte, remarque que le lion eſt ſi clément & ſi doux, qu'il ne fait rien aux femmes & aux petits enfans, s'il n'a une faim extrême, quoiqu'il ſoit le Roi en force & courage de toutes les bêtes ſauvages.

C'eſt à mon avis une des raiſons pourquoi la femme eſt ſi perfide & déloyale, car la colere enyvrant ſon eſprit, le tranſporte hors de ſoi-même, l'infidelité s'empare fort facilement de ſon ame, & ne ſe ſoucie pas beaucoup de violer toutes ſes plus ſérieuſes promeſſes, quoiqu'elle les eût confirmées par mille proteſtations; & ſi j'en donne preuve, perſonne ne m'en ſçaura gré, leur faiſant porter ſur le front ces deux dictons qui s'accordent en genre, en nombre & en cas.

Fausse foi.

LA femme est un animal si difficile à connoître, que le plus bel esprit du monde n'en sçauroit donner une définition assurée; car il y a chez elle tant de cabinets, & d'arriere-boutiques, tant de ressorts & de chambres à joüer, qu'on ne sçait en quoi se fier : tantôt rit, tantôt pleure pour un même sujet : tantôt veut & ne veut pas : tantôt s'attriste & se réjoüit : tantôt paroît un agneau, tantôt un satyre. Enfin est à naître celui qui ne connoît point son instabilité, sa legereté, son inconstance & son infidelité : J'en laisse juge un Poëte qui a composé ces beaux vers.

L'on ne trouve jamais femme constante;
Et s'il y en a une, il y en a cinquante
Qui mille fois le jour changent volagement:
Il y a plus au vent, qu'aux femmes d'assurance.
Malheureux est celui qui aime constamment.

Un autre ajoute fort à propos :

Il n'est femme qui ne soit fine,
Quoiqu'elle fasse bonne mine:
Sans foi & sans affection:
Tout cela n'est que fiction.

Laissant là les Poëtes & leurs poësies, je dis qu'il n'y a rien au monde si leger & si perfide que le sexe feminin. La perfidie de la femme paroît en ce que pour venir à bout de son dessein, elle tromperoit pere & mere, les plus grands de ses amis; oüi bien même celui de qui elle tient le premier être de sa vie.

Je m'en raporte à ce qu'en dit la Genese de la premiere femme, qui ne sçût & ne voulut jamais garder à Dieu six heures la fidelité, qui la pouvoit, elle & sa posterité, rendre bienheureuse : que celle-ci tant noble & accomplie ne

sçût être fidelle à son Créateur, ce n'est pas merveille si les autres moins parfaites ne le sont aux hommes les plus vertueux : mais le plus grand malheur que j'ai trouvé, est qu'elle fait non seulement gloire de l'infidelité, mais aussi qu'elle pousse les plus constans même à la déloyauté. Il n'en faut d'autre preuve que la miserable servante du Pontife Caïphe, laquelle abordant le Prince des Apôtres, lui parla avec tant d'artifice, & l'attaqua avec tant d'audace, qu'elle lui fit renier son Sauveur. Afin qu'on y prenne garde, ne faut jamais s'amollir pour les larmes : car comme enseigne le sage Caton, c'est alors qu'elle dresse des embuscades :

Dum femina plorat, decipere laborat.

La perfide Dalila en donne assez de preuve; car voulant arracher le secret de Samson, pour le raporter aux ennemis de son bonheur & de sa fortune, elle pleura en sa présence, & faisant la fâchée & la dissimulée, elle fit tant par son astuce, qu'elle en eût l'interprétation, & par après sa perte & sa ruine.

Quant à la legereté du sexe, les preuves sont si manifestes, que qui le voudroit attenteroit la même verité : ce que connoissant le sage Caton, il se repentoit ordinairement de trois choses : d'avoir passé un jour sans rien faire : d'avoir vogué sur mer, pouvant aller sur terre, & d'avoir découvert son secret à sa femme.

Plutarque dit en ses opuscules, que Cesar Auguste ayant déclaré un secret, touchant les affaires de son Etat & de son Empire, à Fulvius son bon ami, celui-ci, étant de retour, le déclara à sa femme, qui le redit tout aussi-tôt à Livia femme de Cesar, de quoi étant extrêmement fâchée, s'en alla trouver l'Empereur son

mari, avec des paroles si aigres & si mépriſantes, que l'Empereur s'en fâcha contre Fulvius qui avoit découvert ſon ſecret: & lui dit, comme il le ſalua le lendemain matin, avec ces paroles, ſelon ſa coûtume: Dieu te garde Céſar: Dieu te faſſe, répondit-il, une autre fois plus ſage & mieux aviſé.

Cette répartie donna ſi fort dans l'ame de Fulvius, qu'étant retourné chez lui, il apella ſa femme, & lui dit: C'eſt maintenant qu'il faut que je meure, & que je m'ôte la vie, parce que Céſar m'a fait reproche que je n'avois pas célé & retenu ſon ſecret. A quoi repartit ſa femme: tu feras bien, dit-elle; il y a de ta faute, car il y a aſſez de tems que nous ſommes enſemble pour connoître, qu'ayant une langue fretillarde, je ne pourrois pas m'empêcher de reveler ton ſecret: mais laiſſe-moi, me jugeant coupable, je me tuërai moi-même la premiere, ce qu'elle fit en la préſence de ſon mari. Plutarque au même lieu, raporte encore une hiſtoire non moins remarquable, d'un certain Romain, qui retournant du Senat, fut importuné de ſa femme pour lui déclarer l'importance des affaires qui s'étoient paſſées en l'Audience, & afin de l'y faire condeſcendre, elle fit non ſeulement la fâchée, la triſte & dolente, regrettant de ce que ſon mari ne ſe fioit en elle, mais auſſi pleura, jura & proteſta qu'elle garderoit ſon ſecret, & qu'elle n'en diroit rien à perſonne: Le Romain qui ſçavoit une partie des humeurs de ſa femme, s'aviſa d'un trait fort gentil pour éprouver encore la fidelité de ſa femme, lui diſant: Nous ſommes fort embroüillez au Senat, ſur ce que les Prêtres & Sacrificateurs nous ont aſſuré avoir vû en l'air une alloüette portant une

une pique & un armet doré, & nous ſommes en peine de ſçavoir ſi cela ne préſage point notre mal. Ce Romain achevant ce propos, réſolut d'aller au Senat: & s'en allant, ſa femme apella tout auſſi-tôt une de ſes ſervantes, & paroiſſant toute éplorée, frapant ſa poitrine, & arrachant ſes cheveux, elle la convie par ſes cris & ſes geſtes de lui demander ce qu'elle avoit; ce que la ſervante ayant fait, elle lui raconta tout ce que ſon mari lui avoit dit, ſans manquer d'une ſeule parole; ajoutant (comme c'eſt la coûtume des babillardes, & le fre n de la balade,) mais donnez-vous bien de garde de découvrir ce ſecret à perſonne. Ce fut le bon, que cette ſervante n'eût pas ſi-tôt oüi parler ſa Maîtreſſe, qu'elle s'en alla tout raconter à une de ſes compagnes, & celle-ci le redit à un de ſes amoureux qui l'étoit venuë viſiter, & celui-là le dit à d'autres, en ſorte que les nouvelles en furent tout auſſi tôt portées au Senat, & devant même que le mari de cette femme y fut arrivé tout le Palais en étoit informé. Or ce Romain arrivant au Senat, rencontra un de ſes amis, qui lui demanda: Venez-vous encore, dit il, de votre maiſon? oüi, dit il: Vous ne ſçavez donc rien de nouveau? Quoi, dit l'autre, ſe paſſe-t-il quelque choſe depuis peu? Oüi, car les Senateurs ſe doivent aſſembler, pour ſçavoir ce que peut ſignifier une alloüette que l'on a vû voler portant une pique & un armet doré. Lors ce Romain ſe ſouriant, s'en alla tout auſſi-tôt trouver les Senateurs, & les débroüilla ſur le ſujet de cette alloüette, leur déclarant que c'étoit une bourde qu'il avoit inventée pour éprouver ſa femme. Ce qu'ayant fait, de ce côté là, retournant en ſa maiſon, dit, abordant ſa fem-

me: Tu me la baille belle, ma femme; ta langue effrenée eſt cauſe que le ſecret du Senat a été découvert, & ſera cauſe qu'il me faudra quitter ſe païs & ma maiſon. Mais ſa femme ne manquant de ruſe, non plus que repartie: Quoi, dit-elle, n'y a-t-il pas trois cens Senateurs qui l'ont auſſi bien oüi que toi: Quels trois cens, dit-il? J'avois inventé cela pour voir ta fidelité, & avoir preuve du peu d'aſſurance qu'il y a de dire quelque choſe de ſecret à vous autres femmes.

La pauvre Dame toute confuſe n'oſa jamais rien repliquer; ſa curioſité donnant preuve manifeſte de ſa legereté & de ſon inconſtance.

Un certain Poëte pour montrer ſon infidelité & ſon inconſtance, dit, faiſant parler un qui ſe défioit d'une femme.

Il faudra qu'une femme ſoit belle,
D'œil & de port chaſtement compoſé,
Et que l'Eſprit n'en ſoit trop aviſé,
Pour m'abuſer & me fier en elle.
Il n'y a rien qui ſoit plus infidelle,
Ni cœur ſi feint, traître & ſi detracté,
Que d'une femme animal déguiſé,
Qui jour & nuit diſcours qui cantelle.
A faire mal, gît ſon entendement,
Peu de cervelle & moins de jugement,
Là ſont ſuperbe, erratique, inconſtante,
A quel malheur nous ont ſoumis les Cieux,
La plus fidelle aimeroit beaucoup mieux,
N'avoir qu'un œil que d'en être contente.

Ce brave Poëte a raiſon de conclure de la ſorte: car c'eſt un Phenix au monde, de trouver un homme qui ſe puiſſe défendre des déloyales ſupercheries des femmes, ayant une fois chauffé leur eſprit de malice, & éguiſé le fil de leurs langues ſerpentines contre ceux qu'elles deſirent offenſer.

LA FARCE JOYEUSE DE MARTIN Bâton, qui rabbat le caquet des Femmes.

La première commere entre toute ſeule, & dit:

EST-ce point encore ma commere venuë:
Je croi que non, car je ne la vois point:
J'ai cû grand tort de l'avoir prevenuë,
Et au banquet ne vient point bien à point,
Retourner faut, voilà le contre-point,
Pour éviter ce mauvais vent de gueule,
Car ce n'eſt rien que d'une femme ſeule.

Cela dit, elle s'en retourne & fait ſortir la ſeconde commere d'un autre quartier.

Voici le lieu où je ſuis convenuë,
Et où venir il m'a été enjoint:
Mais je ne ſçai de ma déconvenuë,
A qui parler, car je viens ſans ajoint,
Je m'en revais, puiſque je n'y vois ame:
Car ce n'eſt rien que d'une ſeule femme.

Elle s'en veut retourner, & Martin Bâton ſort d'un autre endroit.

Honneur par tout, je ſuis Martin,
Qui n'ai faim que de beſongner.
Battre, fraper, mal cogner
C'eſt mon métier ſoir & matin
Et ſi n'entends point le Latin,
Et ne ſçai danſer ne chanter;
Honneur par tout, je ſuis Martin
Qui n'ai faim que de beſongner,
En tous lieux où je veux chanter,
Je ſuis maître, j'ai au devis,
Et pour mieux mon honneur planter,
Mon pareil jamais je ne vis,
Je fais ſecours aux indigens,

Les bons disciples aux Regens.
Et l'enfant obéir au Pere,
C'est pour vous conter le sommaire,
De mon cas & de mes beaux faits:
Je n'ai compere ni commere,
A qui justice je ne fais,
Regardez ma charge & mon fait,
Et verrez quel Martin je suis,
Et que tout faire bien je puis,
Aussi est becquet à becquet,
Que ferons-nous là sans caquet.
La premiere. Appellons-le,
Il nous faut avoir Caquet.
La seconde en l'appellant. Caquet, Caquet.
Caquet. Que vous plaît-il, ma chere Dame,
Me voici prêt de corps & d'ame,
Pour servir aux Dieux.
La premiere. Accollez-moi de cœur joyeux,
La seconde, il les accolle. Moi aussi de joyeuse face.
La premiere. Caquet que plus on ne déplace,
D'avec nous malgré nous requerons,
De cœur aussi nous requerons,
Que vers eux nous vouliez deffendre.
Caquet. Moi je ferai les cailloux fendre,
De caqueter & babiller,
Je viens ma langue d'affiler,
Qui tranche comme un rasoir.
La seconde. Caquet est un plaisant disoir,
Il garde soir & matin,
Nous autres par son Pathelin,
Silence fait un tour sur le visage, & aura son doigt sur les lévres.
La premiere. Qui est la Dame que je voi,
Qui sur ses lévres a son doigt,
Caquet la connoissez-vous?
Caquet. C'est ma haineuse & mortelle ennemie,

Qui ne dit mot, & qui beaucoup plus pense.
La seconde. Comme a-t-elle nom,
Caquet. Silence.
Et d'où vient cette folle?
Que me mépriſez tant mes Dames,
Avez-vous par moi aucun blâme,
Quoique caquet de moi blasonne,
Je ne dis oeques de personne,
Vos secrets n'ay point revelez,
Car je les ay toûjours celez,
Et ce caquet tant cher,
Vous ira demain reprocher,
Ce qu'avez fait passé dix ans.
Il est voisin des médisans,
Et racontera en effet,
Tous les bons tours qu'avez fait.
La premiere. Il nous sert en maintes manieres,
A corriger nos chambrieres,
Et nos maris quand ils sont yvres.
La seconde. N'étoit le caquet que je conte,
Au mien quand il vient d'yvrogner,
Il feroit de m'empoigner,
Mais par caquet je lui fais honte.
Silence. Par caquet par fois il vous coute,
Des bons horions plus de six,
Sur vôtre tête bien assis,
Voire encore des fois plus de vingt.
La seconde. Plût à Dieu que le mien vint,
Pour me battre, il n'oseroit certes,
Qu'il n'en eut memoire en sa tête,
D'ici à dix ans par ma foi.
La premiere, repoussant Silence.
C'est par trop fait, recule-toi,
De nous, car nous n t'aimons point.
Silence. Est-ce tout le bien qu'on me donne,
Quoique profitable je sois,
Si le Seigneur de la Houssaye,

Ni de besongne, mon cas va mal,
Si je n'avois le cœur loyal
Ici mourrois de déconfort (fort
Martin bâton. Qu'avez-vous qui complaignez t
Quel deüil, quel déplaisir vous suit,
Dis-le moi, car étant ainsi,
Je te vengerai tout exprès,
Car Martin bâton porte paix.
Silence. Qui êtes-vous?
Martin. Je suis Martin bâton,
Autrement dit, le sieur de la Houssaye
Qui haut caquet fait ranger par bâton.
Silence. Porter je vous dois maint bâton
Qui sert cela?
Martin. Pour faire paix.
Silence. Puisque c'est vous,
Bien j'aurai mon paquet
A mon avis, si me voulez entendre.
Martin. Dis-moi ton cas.
Silence. Les femmes pour caquet
M'ont rejetté, & m'ont voulu pendre,
Martin. Est ce cela, j'ose bien entreprendre
Ordre y donner, puisque tu m'en requiers.
Car venu suis, afin de leur aprendre,
Qu'en toutes parts un bâton porte paix.
Silence. Oüi, mais objection vous fais,
Qu'on dit que mauvais empire,
De la battre qui est du pire,
Et la bonne point en amende.
Martin. Certes je veux qu'on entende
Que Martin bâton n'a que faire,
Des bonnes ni de leurs affaires,
De leur donner treves de moi,
Mais les mauvaises je les dois,
Corriger sans nulle demeure.
Silence. Trop bien pour demi-quart d'heure:

Mais Caquet est entre leurs dents
Qui n'ose sortir de dedans,
Et ne font alors que penser,
De leur caquet recommencer,
Quand Martin bâton s'en éloign
Martin. Lorsque je le vois prendre hongne,
Du caquet pour laisser silence
A les bâtonner recommence,
Les contentant du premier me
Tant qu'à genoux crient que jamais,
N'auront caquet que me déplaise,
Voilà comment caquet j'appaise.
Silence. Voilà tout ce que je demande
Martin à vous me recommande,
Pour me mettre hors de contens. (tens
La premiere commence. Et puis commence je m'at-
Que Caquet nous est demeuré,
A cette fois.
La seconde. Ainsi l'entends.
La premiere Est-ce pas bien labouré.
La seconde. Silence l'eût déshonoré,
Si nous en eussions été avoüées,
Mais Caquet nous a donné,
Et son office joüé.
La premiere. Nos maris en tout déplaisir
Mais pisser en pourroient vinaigre.
La seconde. Laissons Silence entr'eux moisir
Qui fâcheux est comme un chat maigre.
La premiere. Caquet est un mignon alaigre
Frisque, dorelot, & tendron,
Que toûjours nous entretiendrons:
Ainsi le dis comme je pense
Present toute cette assistance,
Sans y mettre contradictoire.
La seconde. Nous avons obtenu victoire
Plaise ou non, plaise à nos maris,

Du grand mal qu'ils ont en la tête.
Martin. Vous faites solemnelle fête,
Commeres, qu'avez-vous trouvé ?
La premiere. A Silence nous avons fait la fête,
Caquet nous a aprouvé.
Martin Je veux être le reformant,
De la sentence subreptice.
La premiere. Vous belître.
La seconde. Vous.
La premiere. Vous vrayement ;
Viendrez vous reformer justice ?
Martin. Devant que de ce lieu sortisse
Vous chanterez en plus haut ton.
La seconde. Pour toi mâle mort amortisse,
Qui te craint.
La premiere. Tems en vain bâton.
Prenons caquet & non bâton.
Martin. Pensez-vous qu'à Martin Bâton,
Caquet fasse barbe, non, non
La seconde. Pourqui viens-tu ?
Martin. Pour vos maris.
La seconde. Nous caqueterons
Nous claquero ns, & barboterons,
Comme un coq qui boit,
Malgré toi Martin Bâton.

1895 T.
F

ca